
D'un droit imprescriptible à la fabulation ?

An imprescriptible right to fabulation?

Marie Baudry



Pierre Bayard, *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxes », 2020. EAN : 9782707346520

fabula
LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE



Pour citer cet article

Marie Baudry, « D'un droit imprescriptible à la fabulation ? », Acta fabula, vol. 24, n° 1, Essais critiques, Janvier 2023, URL : <https://www.fabula.org/revue/document15588.php>, article mis en ligne le 08 Janvier 2023, consulté le 28 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.15588

Marie Baudry, « D'un droit imprescriptible à la fabulation ? »

Résumé - Dans ce troisième volet de la série des « *Comment ?* » littéraires, Pierre Bayard s'attelle à tous ces récits dont la postérité a montré qu'ils étaient exagérés, voire parfois, fabriqués de toutes pièces. Il ne s'agit pas pour lui de peser le bien et le mal, mais plutôt de comprendre la mécanique à l'œuvre : compensation, projection, voire même volonté d'être clairs et d'exposer au mieux ses idées. Si les explications sont souvent séduisantes, c'est parfois au risque d'en oublier les conditions de réception de ces mêmes textes, et d'en forcer alors un peu le sens.

Mots-clés - Fiction, Littérature, Psychanalyse, Rumeur., Textes possibles, Théorie de la réception, Vérité, Vérité littéraire

Marie Baudry, « An imprescriptible right to fabulation? »

Summary - This Pierre Bayard's third book, based on the « How... ? » question, concerns this specific literary fact : some famous tales, given as true when they were published, were finally discovered as exaggerated, even more, as absolute fake stories. The point does not concern the good and evil but the mechanism explaining the reasons why : compensation, projection, even the attempt to clearly present ideas. For attractive this explanations are, they nevertheless forget the conditions of reception of these texts, and force their meaning.

Keywords - Fake news., Fiction, Literary truth, Literature, Psychoanalysis, Truth Reception theory

D'un droit imprescriptible à la fabulation ?

An imprescriptible right to fabulation?

Marie Baudry

Lire un essai de Pierre Bayard, c'est être assuré d'être surpris, déconcerté et instruit. C'est sans doute ce qui guide chacun de nous, lecteur, lectrice : soit que nous ne connaissions pas certains des textes ou des faits qui seront choisis (car malgré le titre de cet essai précis, ce sont davantage des textes que des « faits » qui fourniront le cœur des chapitres), soit encore que ceux qui nous croyions connaître nous montrent à quel point nous en avons, nous aussi, une connaissance erronée, que nous avons été pris au piège d'un mensonge qui s'est perpétué.

Ce livre-ci n'échappe pas à la règle. Voire même l'érige-t-elle en principe.

Le fonctionnement général de *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?* est tout à fait exemplaire : après un petit « intertitre » plus ou moins plaisant, à la manière de *Don Quichotte* et comme c'était déjà le cas depuis *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (Minuit, 2007), Pierre Bayard nous présente une histoire, telle qu'elle fut racontée et donnée pour vraie en son temps. Après quoi, le second temps du chapitre, s'appuyant sur les travaux critiques de plus ou moins habiles et valeureux « chicaneurs » comme il les surnomme à partir de la page 34, rétablit la vérité en montrant les erreurs, mensonges, inventions, affabulations, transformations dont est empli le texte premier. Les différents cas de figure envisagés permettent de peindre une gradation de modifications affectant la véridicité du texte, depuis les transpositions ou synthèses (d'un Steinbeck ou d'une Arendt par exemple) en passant par la déformation mensongère de faits qui auraient pu se produire (Chateaubriand) jusqu'au mensonge pur et simple (dont les cas de figure sont variés et se donnent sous les espèces de la fiction, chez Huxley ; de l'article de presse ou de l'autobiographie, comme chez Nin, qui multiplie les écrits en même temps que l'emboîtement de ses mensonges). Enfin, P. Bayard conclut chacun de ses douze chapitres par une analyse conclusive dans laquelle il tente non pas, comme un chicaneur au deuxième degré, de rétablir la vérité ultime de cette affaire, mais bien plutôt de comprendre quelles auront été les motivations, plus encore que les effets, de ces mensonges à des degrés divers.

Hors de question pour P. Bayard de juger moralement de cette série de fictions qui s'étaient pourtant présentées comme vraies (puisque tel est l'objet de cet essai : non

pas un livre qui célèbrerait la fiction quand elle se donne pour telle, mais un livre qui célèbre les éléments fictionnels de récits qui se donnent pourtant pour véridiques : des mémoires, des reportages dans des journaux sérieux, des autobiographies, des essais, des journaux de voyage, etc.), mais en comprendre les motifs. C'est ainsi davantage la question du *pourquoi* qui aiguise cet essai, lequel s'inscrit apparemment et explicitement dans la lignée pragmatique de *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* et de *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* (p. 15). On y entendra également davantage le psychanalyste que le théoricien de la littérature répondre à cette question, en affirmant que le mensonge vient souvent, soit en forme de réparation d'un réel qui a été trop douloureux ou tout simplement pas assez évocateur, soit pour créer une image de soi unie et cohérente, malgré ses éclats disparates¹. Le deuxième ordre d'explication qu'apportera P. Bayard au gré de ses chapitres est d'ordre rhétorique : il vise l'efficace du discours. On ment ou déforme ses récits, non dans une intention qui aurait à voir la construction de soi, mais au contraire *pour* autrui, dans le but de lui servir le discours cohérent qu'il pouvait attendre, une version du réel telle que le public (ou « l'horizon d'attente ») la souhaite, sous les espèces d'un *exemplum*, faux du strict point de vue des faits, mais juste du point de vue de la démonstration ou de la synthèse que l'on obtient ainsi. À aucun moment le mensonge ou l'affabulation n'apparaîtront négativement à P. Bayard comme une forme de délire égocentrique ou de paresse intellectuelle à aller vérifier les faits : tous les chapitres sont orientés vers le même refus de juger d'une quelconque immoralité du mensonge.

Voilà pour l'ensemble du dispositif de *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?*. Toutefois, contrairement aux autres essais, on ne quittera pas celui-ci sans quelques points d'achoppement dont on essaiera de comprendre les motifs en même temps qu'on entrera le détail du texte.

¹ C'est dès le Prologue que Pierre Bayard affirme les vertus presque thérapeutiques de la fictionnalisation du réel : « tout écrivain devrait par son travail, tenter d'alléger la souffrance de notre condition » parce que « le droit inaliénable à raconter des histoires voudrait contribuer à rendre un peu plus vivable le monde hostile dans lequel nous habitons » (p. 16). Cet éloge de la fiction en tant que telle ne prend cependant pas en compte les cas qu'il va nous présenter ensuite, lesquels justement ne se donnent jamais comme fictionnels, mais comme vrais. Ce sera l'un de nos points d'achoppement à la lecture de cet essai. À plusieurs reprises, cette vertu de « réparation » sera invoquée. En tout premier lieu dans le chapitre I consacré à Mischa Defonseca qui en appelle à Boris Cyrulnik qui voit dans son histoire inventée « un mécanisme de défense » qui a donné « un peu de beauté dans sa vie » (p. 25). Dans le cas de Chateaubriand, la rencontre inventée avec Washington permet de « combler son manque affectif et lui faire oublier le vide de sa vie sentimentale » (p. 46) ; dans celui de Saint-John-Perse, les effets de l'invention des lettres visionnaires ont une vertu « thérapeutique » qui vise « sa propre santé psychique » (p. 76) ; dans celui d'Anaïs Nin, son Journal témoigne d'un « ressort majeur de notre fonctionnement psychique, qui a le mérite de nous protéger de l'éparpillement » (p. 89). Dans le cas des réceptions erronées, il s'agit de nous conforter d'un point de vue narcissique (p. 113), ou dans celui de la construction d'une Chine Maoïste idéalisée par l'ouvrage complètement mensonger de Maria-Antonietta Macciocchi, il s'agit de « mettre à nu la manière dont notre psychisme se confronte au monde en y projetant ses désirs et ses conflits, et en lui substituant une forme de néo-réalité » (p. 102).

Des récits qui font fi de leur « pacte de sincérité » ou d'objectivité

Le premier élément qui frappe concerne un manque, problématique, dans l'essai de P. Bayard : il nie ou oublie le fait que tout récit se donne au sein d'un dispositif qui lie le conteur à son auditoire, quelle que soit la forme que prend le récit. Ce dispositif, sans prendre la forme d'un contrat explicite, repose néanmoins sur une forme de pacte tacite, lié au genre littéraire et garanti par une série d'indices textuels autant que par des institutions, maisons d'édition ou journaux réputés pour leurs sérieux.

Ainsi, quand je lis un récit qui est donné, encore aujourd'hui, sur le site de son éditeur comme une *autobiographie*, et que cette maison d'édition, sans faire partie des plus historiques n'en est pas moins connue pour éditer les dires d'un président en exercice, ne mentionne nullement sur la page dédiée à ce récit qu'il est inventé de toutes pièces, il me semble que le problème n'est pas de savoir pourquoi l'autrice (en l'occurrence Mischa Defonseca et son roman *Survivre avec les loups*, traduit et publié en français en 2008 par les éditions XO) a inventé de toutes pièces ce récit de son enfance juive où elle erra en Europe de l'Est à la recherche de ses parents déportés, ni pourquoi les lecteurs ont cru à la véracité de son histoire, mais plutôt pourquoi l'éditeur ne présente pas le récit tel qu'il est : à savoir, un récit de fiction, une « affabulation littéraire » (p. 24), que le lecteur ne devra pas prendre pour argent comptant. Le pacte de sincérité inhérent à toute entreprise autobiographique est plus que rompu (puisque rien n'est vrai), et il revenait à XO de préciser qu'il s'agit d'une « supercherie » littéraire dont il a eu plus que connaissance. Pourtant, aujourd'hui encore, le résumé du livre de Mischa Defonseca commence ainsi : « 1941. Les parents de Mischa, sept ans, sont déportés... » et le reste à l'avenant des inventions de Mischa, autrice et personnage tout à la fois. XO ne mentionne pas même sur l'existence d'un autre ouvrage, qu'il a également publié, celui de Lionel Duroy, sur lequel s'appuie P. Bayard dans son essai, et qui a pourtant montré que *Survivre avec les loups* était l'œuvre d'une « mythomane » où tous « les faits relatés se sont avérés faux »².

Aussi dès ce premier chapitre, on est en droit de se demander si nous pouvons accorder foi aux analyses de P. Bayard quant à notre supposé désir à nous, lecteurs.trices de « qui avons pris le parti d'avoir foi en l'impossible et sans l'aide desquels la fable de Mischa Defonseca n'aurait pu se constituer comme telle »

² On pourra consulter ces deux pages, celle présentant l'ouvrage de Mischa Defonseca : <https://www.xoeditions.com/livres/survivre-avec-les-loups/> page consultée le 3 octobre 2022 ainsi que celle présentant l'ouvrage de Lionel Duroy : <https://www.xoeditions.com/livres/survivre-avec-les-loups-la-veritable-histoire-de-misha-defonseca/> page consultée le 3 octobre 2022.

(p. 27), alors même que, si nous avons pu croire cette histoire, ce n'est peut-être pas tant parce que « cette histoire de loups était une fable rédigée par une enfant qui avait refusé de vieillir » (p. 27) que parce qu'un éditeur s'était porté garant (et continue de le faire) de la véridicité de l'autobiographie.

Le reportage mené par Claas Relotius pour le *Spiegel* pose un ensemble de problème du même ordre. Parti mener une longue enquête à Fergus Falls, une petite ville du Minnesota qui avait massivement voté pour Trump en 2017, Relotius en a ramené un reportage truffé d'approximations, de déformations et d'inventions de tout genre, au point que le journaliste a dû démissionner, après avoir reconnu avoir falsifié une bonne quinzaine de reportages. Dans la démonstration de Bayard, ce cas de figure (exposé au chap. II « Recomposer le réel » de la troisième partie de l'essai) semble se rapprocher des procédés d'invention, de synthèse et d'omissions qu'il avait déjà répertoriés dans le récit de voyage qu'écrivit Steinbeck en 1962, *Mon Caniche, l'Amérique et moi* (chap. II « De la Vérité littéraire » de la première partie) : ce qui importe, pour Steinbeck comme pour Relotius, tels que nous les présente P. Bayard, c'est moins la « vérité factuelle » (p. 38) qu'une vérité supérieure, que ce dernier appelle pour les deux exemples : « vérité littéraire » (p. 38 et p. 139). Ce faisant, les « chicaneurs » (p. 34), à l'instar de Bill Steigerwald pour Steinbeck ou des deux journalistes de Fergus Falls pour Relotius, sont déboutés, et les lecteurs n'ont qu'à se délecter de lire ce qu'ils cherchaient : non pas des faits mais une vision conforme à la synthèse et aux stéréotypes préalablement constitués par le lecteur. Comme pour Mischa Defonseca, P. Bayard n'interroge jamais le pacte tacite de lecture : lorsque je lis un récit de voyage écrit par un romancier et lorsque je lis un reportage du *Spiegel*, je ne suis pourtant pas du tout dans le même régime de textes. Si je puis admettre que le récit de voyage est d'abord de la littérature (et que tout voyageur depuis Ulysse a toujours mêlé à ses récits ses mensonges fabuleux) et a tout loisir de réélaborer à sa guise le réel (comme c'est le cas de *À marche forcée* [1956] où Slawomir Rawicz, échappé du goulag, raconte son périple de la Sibérie jusqu'en Inde, dans les pas duquel Sylvain Tesson avait entrepris de marcher et de le raconter dans *L'Axe du loup* [2004] avec lequel se clôt l'essai de P. Bayard), j'attends par contre du reportage du *Spiegel*, du fait de son sérieux et de sa notoriété, qu'il ne me mente pas, et qu'il apporte des faits vérifiés.

Égocentrisme & mythomanie

On poursuivra ce réagencement des douze chapitres de *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?*, en proposant de relier cette fois les quelques textes qui allient mythomanie et narcissisme. On y trouvera la rencontre qui n'eut jamais lieu entre Chateaubriand et Washington (première partie, chap. III « De la vérité

historique »), les lettres antidatées que Saint-John Perse écrit cinquante-cinq ans après son retour de Chine pour compléter l'édition de ses œuvres complètes à la Pléiade (seconde partie, chap. I « Dans la présentation de soi »), et enfin la série des mensonges qu'Anaïs Nin est contrainte de faire, mais raconte dans son *Journal*. Sans doute ce journal est-il à la fois le plus fascinant (puisque Nin érige le mensonge au rang si ce n'est d'art, du moins de pratique ultra-complexe nécessitant une organisation rigoureuse), et le moins problématique, puisque son *Journal* est justement là, même si c'est de manière retorse, pour servir de « lieu de la vérité », auquel nous, lecteurs, avons rétrospectivement accès, contrairement à tous ceux à qui elle dut mentir. L'exemple échappe finalement au système de tous les autres récits choisis par P. Bayard, dont les mensonges finissent par être mis en accusation par un discours tiers. Dans le cas de Nin, tout est clair, et le lecteur n'en est jamais la dupe. Elle permet à P. Bayard de mettre en scène la fonction « psychique » du mensonge : « réduire la multiplicité psychique » qui est la sienne (p. 87), « se protéger de l'éparpillement » (p. 89). Elle rejoint là en partie l'hypothèse que P. Bayard émettait quant à Chateaubriand s'inventant rétrospectivement une entrevue avec Washington, quand le premier n'était rien et le second était tout. Ce faisant, pour P. Bayard, le mensonge peut s'expliquer et s'excuser : il est à mettre au compte autant de l'activité de mémorialiste (qui doit raconter son époque, p. 47), que de l'efficace du discours (nous y reviendrons) et de la vue panoramique ainsi offerte au lecteur. Rien par contre de la construction d'un moi narcissique, qui construit cette légende où il était déjà au centre du monde quand bien même il n'était encore rien...

C'est pourtant ce même processus psychique plus simple et plus misérable qu'on a le sentiment de retrouver avec l'évocation des fausses lettres visionnaires de Saint-John Perse qui, avec trente ans d'avance, peut prédire ce que son regard rétrospectif de cinquante ans sait aussi bien que ses lecteurs. Pour P. Bayard, cela répond à un souci qui est notamment celui de la fabrication d'une « image de soi » qui doit être cohérente (p. 75) et aurait même des effets « thérapeutiques » (p. 76), comme pour la pauvre enfant Mischa, souffrant d'avoir été la fille d'un résistant qui a trahi les siens. Saint-John Perse, outre qu'il témoigne surtout d'une construction narcissique de soi, nous semble aussi témoigner d'une vraie mutation au xx^e siècle : pour son volume de la Pléiade, Saint-John Perse avait tout simplement trop peu de matière, contrairement aux maîtres du xix^e, aux Sand, Flaubert ou Balzac et leurs infinies correspondances...

Enjeux rhétoriques & démonstratifs du mensonge

La thèse sous-jacente la plus efficace et régulièrement reconduite par P. Bayard dans tous ses essais est sans doute celle qu'il appelle *l'exemplum*. Qu'il s'agisse des cas déjà évoqués de Steinbeck, de Maria-Antonietta Macciocchi (dans la note 1 de ce texte, au sujet de son « reportage » sur la Chine de Mao) et de Chateaubriand, ou de ceux que l'on présentera ici, P. Bayard les interprète comme des mensonges qui servent, non pas une vérité objective, factuelle, mais une efficacité rhétorique, et pédagogique qui n'est pas loin, du coup, de la persuasion.

L'emboîtement des projections

Le *Léonard de Vinci* de Freud (première partie, chap. IV « De la vérité scientifique ») et le *Eichmann à Jérusalem* de Arendt (troisième partie, chap. III « Inventer une théorie ») présentent ainsi pour P. Bayard des phénomènes typiques de « projection » théoriquement très productifs. Qu'il s'agisse de l'hypothèse de la sublimation, reposant sur le fait que Vinci n'aurait pas eu de vie amoureuse selon Freud, ou de celle de la « banalité du mal » représentée selon Arendt par Eichmann, si celle-ci est juste dans ses conclusions, elle repose néanmoins sur une base plus que fragile, puisque l'exposé de P. Bayard montre que les faits l'invalident. N'étaient que ce sont des éléments postérieurs aux théories de Freud et de Arendt qui montreront que Vinci avait eu une vie amoureuse bien remplie et qu'Eichmann était un nazi antisémite militant dès 1938, contrairement à son auto-présentation de lui en petit fonctionnaire obéissant et sans idée. Cela n'empêche pas P. Bayard d'invoquer une forme de « projection » : si « Freud était de bonne foi » (p. 57), il n'en a pas moins produit une théorie qui repose sur du faux, en « se projetant » lui-même dans son objet (p. 57) pour produire un « *exemplum* », un « modèle de comportement ou de morale » (p. 58). Voilà donc Freud projetant son transfert de libido dans la *libido sciendi* de Vinci. Quant à Arendt, si elle croit voir en Eichmann l'incarnation du petit fonctionnaire obéissant qu'il n'est pas, c'est qu'elle projette en lui l'image de son ancien amant, héraut de la « banalité du mal », Heidegger (148) ! Comment en vient-on à ce transfert de projection, c'est un mystère que la démonstration de P. Bayard ne cherche pas à résoudre, et qui laissera les lecteurs pour le moins singulièrement étonnés. L'idée de *l'exemplum*, pour juste qu'elle soit, ne s'embarrasse pas toujours de trop de rigueur.

La rumeur de la rumeur

Le dernier cas de figure exploré par P. Bayard est celui de la (fausse) rumeur. Deux histoires, sans doute parmi les plus marquantes de l'essai, sont à retenir ici. La première concerne le viol et le meurtre de plusieurs coups de couteau de Kitty Genovese à New York en 1964 (deuxième partie, chap. IV « Dans les sciences humaines »). Au lendemain de sa mort, un article du *New York Times* signé Martin Gansberg titrait « Les trente-huit témoins qui n'ont pas appelé la police », relatant comment, malgré la durée de l'agression (près de quarante minutes), sa géographie (dans la rue, puis dans le hall de son immeuble), personne n'avait appelé les secours. Un travail mené par deux sociologues, Darley et Latané, et intitulé *Le Témoin inactif. Pourquoi ne vient-il pas en aide ?* avait suivi deux ans après. L'essai s'ouvrait justement sur le scandale suscité par ce fait divers, qui a donné son nom à un concept : « L'effet Kitty Genovese » ou « effet du témoin », montrant comment plus nous sommes nombreux à assister à un événement problématique ou inquiétant, moins nous y réagissons, comptant toujours sur autrui. Sauf qu'en 2007, trois psychologues anglais, se penchant sur la question, ont remis en cause le fait qu'il y aurait eu des témoins et qu'ils auraient été parfaitement passifs, ainsi que le relate P. Bayard (p. 109 sq.). Tout ceci — non pas le meurtre, mais l'absence de réaction de tant de témoins — n'aurait été qu'une « légende urbaine » (p. 111). Malgré sa fausseté factuelle, c'est toutefois son efficace rhétorico-éthique qui l'emporte : « elle nous interroge sur notre conception générale du bien et du mal » (p. 112), nous obligeant à nous poser la question que P. Bayard s'était posée dans un autre essai : aurions-nous été témoin passif ou héros ? La valeur d'*exemplum* vient, dans cet exemple, questionner la fausseté de cette légende.

Ce souci de l'efficace de l'*exemplum* permet de comprendre aussi le sort réservé, là encore, à une autre « légende urbaine », laquelle légende ne concerne pas plus les faits en eux-mêmes, qui se sont bien produits, mais la réception de ces faits. P. Bayard propose en effet de revenir sur le vent de panique qu'aurait suscité l'émission d'Orson Welles, lisant des extraits de *La Guerre des Mondes* d'Huxley, comme s'il s'agissait d'un direct, le 30 septembre 1938 sur la chaîne de Radio CBS. Dans ce chapitre (troisième partie, chap. I « Avoir de l'imagination »), P. Bayard procède comme nous en avons désormais l'habitude. D'abord les faits. Puis l'interprétation qui a suivi. Et enfin le dévoilement de la supercherie. Les faits, c'est-à-dire ici, l'histoire de James Burston, Américain moyen qui rentre dans son appartement new yorkais après une rude journée de travail, entend des bribes de l'émission de Welles à la radio et, pris de panique, décide d'emmener femme (laquelle prépare le dîner) et enfants dans les Appalaches pour fuir les Martiens. Le dévoilement nous apprend très vite que ce James Burston n'a jamais existé. Nous

avons une fois encore commencé par une supercherie, mais cette fois, inventée de toutes pièces par P. Bayard, pour nous faire croire à la légende que nous connaissons tous, selon laquelle un vent de panique aurait suivi la diffusion de cette émission, et dont P. Bayard montre bien comme elle s'est transmise de savants (comme Hadley Cartril qui en 1940 fait une étude basée sur une centaine de témoignages ayant écouté l'émission, p. 121 *sq.*) en écrivains (p. 124-126), et quelle fut la chaîne de la rumeur, transmise intacte jusqu'à nous, qui venons d'être pris au piège.

Ce dernier cas n'est pas sans poser question : d'abord parce que P. Bayard, ayant sans doute eu du mal à renoncer à la légende à laquelle une bande-dessinée lui avait fait croire quand il était enfant (p. 124), nous livre une absolue fiction, donnée pour point de départ. On pourrait arguer que c'est par souci d'efficacité rhétorique, à l'image des autres fictions. En tant que lecteur.trice, nous lisons l'histoire de James Burston comme si elle était vraie, d'autant plus qu'elle viendra confirmer la légende si nous la connaissons. Puis, nous abordons les études qui ont été faites... et nous découvrons que nous nous sommes faits avoir, par deux fois cette fois (alors que dans les autres chapitres ce n'était qu'une seule fois), puisque le récit a été inventé par P. Bayard pour les besoins de la cause. Cette fois, l'hypothèse scientifique qui en a été tirée, à savoir une théorie des foules, ne repose sur aucun fondement et sera invalidée. Mais en déduire que la morale de cette histoire réside dans la mise en garde contre les dangers de rumeurs enfantines (p. 126-127) est un brin étrange, puisque le récit prononcé par Welles avait bien annoncé qu'il était lecture d'une fiction (il n'y avait donc pas eu de rupture du contrat tacite qui le liait à son auditoire radiophonique), et n'a par conséquent eu aucun retentissement spécifique sur son public. Ce qu'il aurait été plus intéressant d'étudier que la fictive réaction du non moins fictif James Burston, dont P. Bayard aime à imaginer qu'il serait sagement resté chez lui à rassurer sa femme, un cran plus naïve encore que lui (car l'essai n'est pas toujours exempt de petites saillies misogynes involontaires), c'est le pourquoi du succès de cette rumeur jusqu'à aujourd'hui. Nul doute qu'on puisse avancer ici l'hypothèse qu'il formule dans le cas du meurtre de Kitty Genovese, selon laquelle nous trouvons dans ces réceptions fictives une forme de compensation « narcissique » (p. 113), puisque nous pouvons nous donner le beau rôle et nous rire de tous ces soi-disant James Burston et plus encore de leurs épouses, en nous targuant d'être plus intelligents qu'eux, parce que nous serions plus éduqués, plus malins, plus rationnels.

Il n'en reste pas moins qu'il est intéressant que P. Bayard ait eu à cœur de prendre deux exemples bien différents de ce qu'il se proposait de faire. Dans les deux cas, la situation n'est pas problématique et le récit initial est donné dans des conditions idoines de recevabilité : l'agression et l'assassinat de Kitty Genovese ont bel et bien

eu lieu ; Welles a lu un texte de fiction radiophonique présenté comme tel lors de sa diffusion. Dans les deux cas, ces deux affaires ont été suivies d'une légende, qui ne concerne ni le contenu ni la forme de ces deux récits, mais qui leur a inventé une réception. Et dans les deux cas, cette réception fictive est pourtant celle qui va avoir la vie longue. Sans doute parce que dans les deux cas, elle ne se prête pas seulement à un *exemplum* efficace. Mais parce qu'elle met en jeu les ressorts de notre interprétation même de tout récit qu'on nous fait. Nous aimerions n'être jamais la dupe, et nous montrer toujours les fins limiers qui avons su déjouer les pièges fictifs en nous imaginant meilleur que les mauvais interprètes, qui n'ont pas su réagir comme il le fallait (en intervenant dans le cas de Kitty Genovese, en restant à savourer l'histoire contée par Welles). Ici, nous sommes les dupes au second degré, non pas d'un récit, mais d'une réception qui n'a en fait jamais existé.

Nous retrouvons ici la question inaugurale que nous adressions à cet essai de Pierre Bayard. Contrairement à ce que celui-ci affirme clairement, la question n'est pas tant de lutter contre ceux qui nous proclament entrés dans le régime de la post-vérité (évoquée p. 15 et p. 166) ; ni non plus celle qui est déployée dans « l'épilogue » et qui s'apparente à une défense et illustration d'un droit imprescriptible à raconter des histoires, un « *droit à la fabulation* » (p. 168), dont on ne voit pas bien ni où ni par qui il serait attaqué, ni comment l'État (l'Éducation Nationale ?) pourrait le garantir. La question qui nous aura paru plus complexe et trop souvent éludée alors même qu'elle traverse presque tous les chapitres, reste celle du contrat qui unit tout producteur de récit à son auditoire. Non qu'on réclame ici une contractualisation en bonne et due forme libérale de toute communication. Mais puisque tout récit vient toujours assorti de la mention, tacite ou explicite, du lien qu'il entretient avec la fiction, il nous permet de discriminer nos attentes, selon qu'on lit un récit de voyages, une autobiographie, des mémoires, un article du *New York Times* ou du *Spiegel*, une page de science-fiction ou encore un essai de sciences humaines. Si l'arrangement des faits, l'exagération, le mensonge, l'amplification, sont autant de moteurs de la fiction et échappent en eux-mêmes à tout discours moral (et qui font qu'à l'encontre de P. Bayard on ne saurait valoriser la fiction au nom de ce qu'elle est fiction, comme il le fait p. 15), on ne peut faire l'économie de leur efficace autant que de leur perversion selon l'usage rhétorique et pragmatique qui en aura été fait. *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?* aurait peut-être mérité une pragmatique du discours plus systématique, plutôt que de conclure un peu hâtivement et naïvement dans son « épilogue » à une défense illimitée et sans discrimination de toute forme de fiction. Il fut pourtant assez peu question de fiction dans cet essai (la plupart des récits se présentant comme vrais). Et défendre

la fiction, dans son essence, comme « valeur essentielle » constituant de l'être humain, « si nécessaire à l'équilibre des individus comme à la survie des peuples » (p. 168), revient à retrouver une forme de cette morale qui avait pourtant été chassée à l'entrée de l'essai, et qui voudrait que toute fiction et tout mensonge (les deux termes étant réunis comme interchangeables) soient toujours bons en soi.

PLAN

- Des récits qui font fi de leur « pacte de sincérité » ou d'objectivité
- Égocentrisme & mythomanie
- Enjeux rhétoriques & démonstratifs du mensonge
 - L'emboîtement des projections
 - La rumeur de la rumeur

AUTEUR

Marie Baudry

[Voir ses autres contributions](#)

marie.baudry@univ-lorraine.fr